

« La correspondance André Gide - Marguerite Audoux », CNRS - UMR 6563 (Centre d'Etude des Correspondances et Journaux intimes des XIX^e et XX^e Siècles, Brest), Cahier n° 2 (journée doctorale du 24 octobre 1998 portant sur *Correspondance et magistère : la relation maître-disciple dans les lettres*), 1999, p. 97-113.

LA CORRESPONDANCE MARGUERITE AUDOUX-ANDRE GIDE

La correspondance croisée Marguerite Audoux-André Gide que nous avons pu réunir s'étend sur un an et demi, du 17 décembre 1909 au 27 mai 1911. Elle comprend vingt-quatre lettres, quatre de Gide à Marguerite Audoux, et vingt de Marguerite Audoux à André Gide, ces dernières pour la plupart inédites et conservées à la Médiathèque Valéry Larbaud de Vichy.

Avant d'examiner ce qui peut ressortir à la relation maître-disciple dans cet échange épistolaire, nous partirons d'une constatation simple, mais fondamentale, qui permettra de situer les deux protagonistes, les autres personnages et le contexte : une présence vient en effet, sans une seule exception, motiver et animer toutes ces lettres, en constituer le dénominateur commun, c'est celle de Charles-Louis Philippe, l'auteur de *Bubu de Montparnasse*. La chaîne de rencontres est la suivante : un certain Jules Iehl, alias Michel Yell en littérature, s'amourache d'Yvonne, la nièce plus que volage que Marguerite Audoux a adoptée. Après de vives déconvenues (il s'aperçoit qu'Yvonne se prostitue), Yell se console avec la future romancière, et lui fait connaître le groupe de Carnetin, dont Charles-Louis Philippe, dès 1900. C'est le début d'une forte amitié entre deux provinciaux géographiquement tout proches : Philippe, natif de Cérilly, et Marguerite Audoux, enfant de Sancoins. Seule la forêt de Tronçais les séparait ; seule la mort précoce de Philippe mettra un terme à leur relation amicale.

Charles-Louis Philippe dans la correspondance Marguerite Audoux-André Gide

C'est précisément la période autour de la mort de Philippe qui va mettre en relation, tout d'abord épistolaire, Marguerite Audoux et Gide. On pourra s'étonner que Marguerite Audoux n'ait pas connu Gide auparavant, alors que Michel Yell et Charles-Louis Philippe le connaissent depuis quelque dix ans.

Tous deux eussent pu la présenter à celui qui était sans conteste à la fois un maître et un ami. A cette question, quelques éléments de réponse pourront être apportés dans ce qui suit.

Revenons à cette omniprésence de Philippe dans la correspondance Gide-Audoux.

La première missive de Marguerite Audoux à Gide est un mot écrit sur un carton gris clair (conservé au Musée Charles-Louis Philippe à Cérilly) et qui dut être envoyé le vendredi 17, ou le samedi 18 décembre 1909 au matin, pour prévenir Gide de la gravité de l'état de Philippe. Mot extrêmement maladroit puisque l'épistolière omet de préciser l'adresse de la clinique et que Gide est contraint de diligenter une enquête qui ne le conduit à la maison de santé Velpeau que le mardi suivant, juste le temps d'assister aux tout derniers moments du romancier, tout en faisant la connaissance de Marguerite Audoux.

Au-delà de sa propre mort, Charles-Louis Philippe continue à être la charnière de cette correspondance.

D'un point de vue matériel, tout d'abord. Au moment où les amis du défunt rangent l'appartement du quai Bourbon. Gide et Marguerite Audoux s'y rencontrent le 27 décembre, d'où un échange de lettres le 28 et le 29, où il est question de papiers à mettre en ordre et d'adresses à retrouver. Puis dans les lettres de janvier 1910¹, il s'agit cette fois d'un problème vite résolu concernant le manuscrit de *La Mère et l'Enfant* destiné à Francis Jourdain, et attribué, peut-être un peu vite, à Anna de Noailles. Une autre série de lettres font mention de l'exécution du buste de Philippe par Bourdelle (l'inauguration se fera sur la tombe de l'écrivain le 25 septembre 1911) et des cotisations de Marguerite Audoux et de Michel Yell. Enfin, dernier point matériel, la pension que verse Marguerite Audoux à la petite Angèle Lenoir, fille de Milie, l'une des maîtresses de Philippe, elle-même décédée.

Mais Charles-Louis Philippe n'est pas seulement l'objet de ce type de préoccupations ; il représente aussi le point de départ de problèmes moraux ; et c'est là qu'entre en scène sa propre famille. Une cabale dirigée contre Marguerite Audoux par la mère du romancier et sa fille, la soeur jumelle de Philippe, Mme Tournayre, font vivement réagir André Gide, ce qu'il relate à sa consœur dans une lettre du 20 décembre 1910, dont nous avons pu enfin compulsier l'original en février 1998 après n'en avoir eu que des copies d'extraits. Voici ce qu'écrivit Gide à la fin cette lettre :

¹[Gi-Aud5] et [Gi-Aud6]. (Ces références, que nous utiliserons dans les lignes qui suivent, sont celles de la Médiathèque Valéry Larbaud de Vichy).

N. B. : Lorsque nous ne donnons pas de précisions sur l'expéditeur et le destinataire, il s'agit d'une des lettres écrites par Marguerite Audoux à Gide, puisque celles-ci constituent les cinq sixièmes de notre corpus.

Vous a-t-on raconté que j'avais dû gronder, dans ma dernière lettre aux Tournayre ? C'était à cause de vous. Une phrase de M^{me} Tournayre m'a fait soupçonner que le bateau monté pour persuader à ceux de l'Ac[adémie] Goncourt que vous n'êtes pas l'auteur de Marie-Claire, pouvait bien n'émaner que d'eux. Ce n'est vraiment que par respect pour Philippe qu'on se retient de les trouver odieux.²

Une autre ancienne maîtresse de Philippe, Emma Mac Kenty, quelque peu excentrique, sinon hystérique, sera également évoquée dans ces lettres. Désireuse d'écrire des souvenirs concernant son ancien amant, elle sera en relation avec la famille de Philippe, qui tentera de lui imposer sa propre vision de l'écrivain.

Enfin, la présence de Charles-Louis Philippe dans cette correspondance Gide-Audoux est, comme il se doit, une présence littéraire, qu'il s'agisse de l'article que Marguerite Audoux se propose d'écrire sur lui pour le numéro du 15 février 1910, entièrement consacré à l'écrivain ; de la conférence qui doit être faite à son sujet, et qui sera finalement prononcée par Gide lui-même le 5 novembre 1910 ; ou encore d'une préface demandée à Marguerite Audoux pour la traduction russe des oeuvres de Philippe.

Nous allons omettre ce qui clôt chronologiquement cette correspondance, «l'affaire Bachelin», à propos de laquelle il convient de donner quelques explications :

Il s'agit de *La Mère et l'Enfant*, d'abord publiée dans une version écourtée aux éditions de la Plume en 1900, et qu'il s'agirait de rééditer selon une version différente, sur laquelle d'ailleurs les membres du groupe de Carnetin eux-mêmes ne sont pas d'accord. Deux griefs, par rapport à cette réédition : tout d'abord, pour certains, une trahison vis-à-vis de Philippe ; et ensuite, pour l'ensemble du groupe, une forte irritation à l'endroit de Bachelin, chargé par la *N.R.F.* de diriger cette entreprise, et qui profiterait de l'occasion pour se mettre en avant. D'où une forte polémique sur laquelle nous reviendrons.

Voilà donc rendu un peu plus familier le paysage, fortement philippien, de cet ensemble épistolaire, paysage dans lequel nous pouvons maintenant évoluer à l'aulne de la question qui nous occupe : la relation maître-disciple.

Un apparent rapport de forces

Dès la première lettre, le carton gris envoyé à Gide pour le prévenir de l'état de santé alarmant de Philippe, le ton est sans conteste, de la part de Marguerite Audoux, celui d'une respectueuse déférence vis-à-vis d'un personnage important. N'oublions pas que Marguerite, l'ancienne bergère de Sologne, qui

² Fonds Philippe d'Aubuisson.

alors n'est encore qu'une couturière autodidacte, ne sera éditée que dix mois plus tard, qu'elle est en train de voir partir celui qui est lié de près à sa vie littéraire - et à sa propre aventure littéraire -. Aussi n'est-on pas étonné des précautions oratoires qui constituent l'essentiel de cette lettre :

J'ai compris qu[e Charles-Louis Philippe] était ennuyé de ne pouvoir vous prévenir et je lui ai offert de le faire à sa place, il a accepté aussitôt et il est devenu plus tranquille. Je vous dis cela pour que vous ne pensiez pas que je suis assez sans-gêne de me permettre de vous écrire de moi-même.³

Cette attitude est confirmée par deux tendances qui se rejoignent : d'une part, l'admiration affirmée pour l'oeuvre de Gide⁴, et d'autre part une apparente humilité vis-à-vis de sa propre production. Au moment, par exemple, où elle propose pour la *N.R.F.* son article sur Philippe :

Je vous laisse libre de changer le titre si vous le jugez à propos. J'ai fait mon article de mon mieux mais cependant, si vous ne le trouviez pas assez bien pour votre Revue, je vous serais reconnaissante de me le dire bien franchement. Je suis inquiète, et pas du tout sûre de moi.⁵

«*J'ai grand peur de vous pour mon propre compte*», ajoute-t-elle un paragraphe plus loin. Aveu qui se renforce d'une sorte d'autoflagellation dans la lettre suivante, du même mois de janvier 1910⁶, celle où elle tente de minimiser l'erreur d'avoir attribué le manuscrit de *La Mère et l'Enfant* à Mme de Noailles. «*Je suis toute confuse d'avoir été vous troubler ce soir*», écrit-elle en préambule. Et un peu plus loin, à propos de Jourdain : «*Si vous ne lui avez pas encore écrit, ne le faites pas ; ce serait le troubler aussi inutilement que je l'ai fait pour vous.*» «*Pardonnez-moi, je vous en prie, d'être venue vous déranger ce soir*», poursuit-elle plus loin. Et à nouveau, dans la formule finale : «*Pardonnez-moi et croyez à mes meilleurs sentiments.*»

Au mois de juin de cette même année 1910, Marguerite Audoux, tout en ayant pris un peu plus d'assurance, confirme son statut de disciple attentive en se présentant comme une apprentie-romancière venant demander des conseils au maître :

Fasquelle vient de m'envoyer les deuxièmes épreuves ; je les ai relues sans y trouver de fautes. Cependant, à la page 14, ligne 17, j'aimerais qu'il y ait «des débris de gâteaux» ; le mot débris avait été oublié par la dactylographe, cela me semble déranger le balancement de la phrase et me fait un peu l'effet d'une chose tronquée. Cela vient peut-être tout simplement de ce que j'ai toujours eu cette phrase dans l'oreille. Aussi je vous laisse juge, et ce que vous déciderez sera bien.⁷

³ Musée Charles-Louis Philippe de Cérilly. Ce mot est également reproduit dans le *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, Cahier n° 12, juillet 1963, p. 9.

⁴ «*Je profite de l'occasion pour vous dire aussi que j'ai lu La Porte étroite pendant que j'étais à Sarèze, et que ce livre m'a causé une émotion profonde.*» (*Ibid.*).

⁵ 19 janvier 1910, [Gi-Aud3].

⁶ [Gi-Aud5].

⁷ [Gi-Aud7].

Elle lui soumet encore un autre passage. «*Il en est de cette phrase comme de l'autre. Je suis peut-être dans l'erreur et je vous laisse juge*»...

Ces manifestations d'humilité, qui vont parfois jusqu'à une apparente culpabilisation, et les protestations de grand respect pour le professionnel de l'écriture qu'est Gide s'assortissent d'ailleurs d'une certaine familiarité, presque une certaine intimité dans la façon de relater ses sentiments et sa propre vie intérieure, que ce soit, un peu curieusement, vis-à-vis de Gide lui-même, ou par rapport au souvenir de Philippe. Ainsi, dans la lettre du 29 décembre 1909, écrit-elle en guise de conclusion :

J'ai trouvé votre lettre sous ma porte en rentrant très tard hier soir, et en reconnaissant votre écriture j'ai eu tout de suite une joie. Elle était là comme une amie qui vous attend pour vous consoler des chagrins du dehors, et il m'a semblé que c'était vous-même qui me tendiez la main.

Je vous remercie de la sympathie que vous voulez bien me témoigner ; croyez bien que de mon côté elle est très vive. Quand vous êtes entré dans la chambre où notre cher Philippe finissait de vivre, quelque chose en moi vous a reconnu et je suis allée à vous comme à un sentiment qui venait augmenter l'amitié qui me liait à notre cher ami.⁸

Trois semaines plus tard, elle écrit à son correspondant :

*Nous avons fini de déménager l'appartement du quai Bourbon. J'y suis retournée seule ce matin. Il me semblait que j'y avais oublié quelque chose. Il n'y avait plus que des vieux papiers sur le parquet de la salle à manger, et tout à coup j'ai revu la petite table où nous avions si souvent déjeuné en tête-à-tête, et comme s'il m'eût vraiment parlé, j'ai entendu sa voix qui disait comme autrefois pour les miettes de pain : «Puisque tu as le malheur d'être une femme, prends donc le balai et enlève donc tout ça !»
Je suis restée longtemps à la fenêtre. La Seine était comme l'appartement, sale et triste.⁹*

Ce ton de quasi-confiance est d'ailleurs confirmé par le changement des appellatifs. Du *Monsieur* de la première lettre on passe au *Cher Monsieur* dès la troisième (celle où se trouvent les protestations de sympathie) pour aboutir, une fois en juin, puis presque définitivement à partir de novembre, à un *Cher Monsieur et ami* auquel fait écho un *Chère Madame et amie* (mais qui semble peut-être plus froidement systématique de la part du maître).

Gide, il est vrai, avait lui-même donné le ton, en une formule d'ailleurs très philippienne : «*A bientôt je l'espère ; dès que je vous ai vue, il m'a semblé que je vous connaissais depuis longtemps. / Croyez à ma sympathie profonde¹⁰* ». Ainsi se clôt la lettre du 28 décembre 1909. Un an plus tard, dans celle du 20 décembre 1910, réapparaît sous la plume de Gide le ton libre et familier dans la formule

⁸ [Gi-Aud1].

⁹ [Gi-Aud3].

¹⁰ In Lanoizelée (Louis), *Charles-Louis Philippe*, Plaisir du bibliophile, 1953, p. 109.

finale : «*Au revoir. Je m'aperçois que je n'avais pas grand chose à vous dire - mais grand désir de parler avec vous*¹¹ ». (ce que l'on veut, pour le moment, interpréter dans le bon sens).

Gide répond pareillement au désir apparent de Marguerite Audoux d'être guidée et protégée. C'est la mise en garde, dont nous avons parlé, contre les basses manoeuvres et les calomnies de la famille de Philippe. C'est aussi une mise en alerte, dans la lettre que nous venons de citer, à l'égard de la façon cavalière dont Fasquelle donne son autorisation pour les traductions. C'est encore - et l'on trouve cela en post scriptum de cette même lettre - un rappel à l'ordre par rapport aux stratégies éditoriales :

*Quelle gaffe vous avez faite d'envoyer votre livre à Claudel !! Je croyais vous avoir conseillé de n'en rien faire. Vous ne saviez donc pas qu'une religieuse ne pouvait pas avoir d'enfant !!!?*¹²

C'est enfin, dans le début de la première lettre, le ton un peu sec de la phrase nominale qui contrebalance les protestations de sympathie profonde de la fin : « *L'adresse de Marcel Ray, s'il vous plaît, que vous trouverez dans le petit carnet noir.* »

On se trouve donc apparemment dans la situation d'un rapport de force consenti de part et d'autre, entretenu dans un climat à la fois ferme et chaleureux. C'est presque la situation pédagogique idéale d'une relation éducative qui ne serait pas exempte d'un certain paternalisme.

Mais à y regarder d'un peu plus près, l'élève Audoux n'est pas toujours si docile et simple qu'il y peut paraître. Quant à l'attitude tutélaire et bienveillante du maître, elle a aussi ses limites.

¹¹ Fonds Philippe d'Aubuisson.

¹²Pour mémoire, dans *Marie-Claire*, soeur Marie-Aimée, protectrice et seconde mère de la narratrice, a des relations sensibles avec l'aumônier et devient enceinte de ses oeuvres. Dix jours avant cette lettre de Gide à Marguerite Audoux, le 10 décembre, Claudel écrivait à Jacques Rivière : « *[Q]uelle est cette dégoûtante histoire de soeur qui accouche et du curé criminel ? A qui fera-t-on croire qu'une soeur peut accoucher au milieu de 300 petites filles sans qu'on s'en aperçoive et que le curé vient en plein jour chercher son enfant qu'il enveloppe dans un «pan de son manteau». C'est tout à fait le ton de ces sales petites filles qui servent de témoins dans les attentats aux moeurs. Et puis quelle belle action que celle de cet enfant élevé par charité qui vient diffamer ses bienfaitrices ! Le livre est digne du ruisseau dont son auteur est sorti.* » (*Correspondance Paul Claudel-Jacques Rivière 1907-1924*, Cahiers Paul Claudel n° 12, NRF Gallimard, 1984, p. 173)

Le dessous des lettres

La grande déférence que nous évoquions de la part de Marguerite Audoux, en effet, n'est pas exactement de l'humilité. Dans la lettre du 29 décembre 1909 où elle rend au maître un compte scrupuleux de ses investigations dans l'appartement du quai Bourbon, elle déplore de ne pas avoir retrouvé de lettres du groupe de Carnetin. «*Nous n'avons retrouvé aucune des anciennes de nous, écrit-elle, cependant il y en avait de Iehl, de Chanvin et de moi dont il faisait grand cas*¹³».

Dans ces mêmes lignes, Marguerite Audoux annonce à Gide qu'elle se charge elle-même de renvoyer les lettres de Larbaud. Initiative apparemment anodine, mais qui s'inscrit en fait dans un ensemble d'attitudes qui trahit un tempérament d'intermédiaire et de protectrice. C'est en effet auprès de Gide, personnage important qu'en une certaine façon elle utilise sous le masque du respect, qu'elle tente de placer ses amis.

Larbaud, tout d'abord, dans la lettre du 31 janvier 1910 :

*Je crois que Valery Larbaud avait l'intention de vous demander de l'accompagner le jour où il porterait son roman chez Fasquelle. Il est timide et il redoute de se présenter tout seul chez un si grand personnage.*¹⁴

Dans cette même lettre, la romancière parle d'un autre ami qui lui est cher :

Je suis contente pour ce pauvre Werth qui aimait tant Philippe et qui a montré un si grand dévouement pour lui pendant sa maladie. Je l'ai vu hier soir, il était grinçant et triste. C'est un être plein de coeur et de rancoeur et il souffre doublement.

Pourquoi Marguerite Audoux est-elle «*contente pour ce pauvre Werth*» ? C'est que, là encore, elle est intervenue en faveur de cet ami. Faute de lettres à Marguerite Audoux à ce propos, c'est un mot de Gide à Jean Schlumberger, son collaborateur à la *N.R.F.*, qui nous éclaire :

*Mon cher Jean,
Ne pourriez-vous pas écrire à Werth [...] pour lui dire de la manière la plus douce possible que la N.R.F. n'a pu prendre que la première partie de sa note. Il paraît (Mme Audoux sort d'ici) que le pauvre garçon est très désemparé et qu'un recalage trop sommaire risque de lui donner un terrible coup sur la tête.*¹⁵

La lettre en question date du 28 janvier ; la lettre de Marguerite Audoux où elle se dit «*contente pour ce pauvre Werth*» date du 31. Ce même 31 janvier, précisément, Gide écrit à Léon Werth une lettre qui débute ainsi :

¹³ [Gi-Aud1].

¹⁴ [Gi-Aud6].

¹⁵ André Gide-Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, Gallimard, 1993, pp. 247-248.

Cher Monsieur,

Il me serait trop pénible d'enlever votre nom de ce sommaire. C'est donc avec des épreuves complètes que vous recevrez votre manuscrit - et aucune suppression n'y sera faite par nous.¹⁶

On peut donc déduire de cette chronologie qu'entre le 28 et le 31, Marguerite Audoux et Gide se sont de nouveau entretenus à ce sujet, et que la romancière a réussi à vaincre les réticences du maître. Victoire d'autant plus remarquable qu'on peut comprendre les réserves de Gide. L'article de Werth destiné au numéro spécial de la *N.R.F.* sur Philippe était censé traiter des *Contes du Matin* ; or, Werth n'évoque pas tant l'oeuvre que l'homme, pour tenter de le dégager de tous les poncifs misérabilistes et sentimentaux qui ont créé une légende.

Mais outre Larbaud et Werth, il convient surtout de citer Michel Yell, le principal protégé. C'est avec lui, il est vrai, que les liens sont les plus intimes. La lettre du 16 juin 1910 commence ainsi :

Cher Monsieur et ami,

Michel m'écrit que [sic] Eugène Rouart ne pourra pas lui procurer de billet pour Paris. Je vous remercie d'avoir aussi cherché de ce côté, mais j'avais plutôt pensé à Ruyters ou à Jacques Copeau qui (je pensais) devaient connaître des journalistes pouvant facilement se procurer des demi-tarifs. De mon côté je m'occupe activement de trouver ce billet car il me semble que cela ferait grand bien à Michel de passer un mois avec des amis pouvant causer avec lui de son travail.¹⁷

La lettre du 23 juillet 1910, adressée de Plougasnou, dans le Finistère, accuse encore davantage ce véritable maternage. En effet, dans ces lignes presque exclusivement consacrées à Michel, elle parle de lui comme d'un enfant. Un enfant qu'elle cherche à placer par le truchement de gens influents :

Michel est parti juste au moment du beau temps mais il était bien content tout de même. Il a fait ici la connaissance de George Delaw et sans doute par la suite, ils travailleront ensemble.

Je suis très contente que Michel ait eu ses vacances avec des amis au courant de ce qui se passe à Paris. Cela va lui donner du courage pour travailler. Et même s'il n'en avait pas envie, il aurait honte de ne rien faire.

Il a trouvé ici Charles Morice qui est notre voisin et qui peut lui être utile pour des contes, ce qui lui permettrait de gagner quelque argent.

Enfin, cher Monsieur, de votre côté soyez assez bon de l'encourager. Je sais bien qu'il ne travaille pas facilement quand il est seul, mais en lui écrivant pour le tenir au courant de ce qui se passe à Paris, il se sentirait moins seul et aurait plus de coeur au travail.¹⁸

On constate donc qu'en réalité, en matière d'attitude tutélaire et bienveillante, l'élève dépasse de loin le maître. Si un certain nombre de lettres reviennent sur la pension qu'elle demande pour la petite

¹⁶ *Bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe*, n° 26, 1968, p. 21.

¹⁷ [Gi-Aud16].

¹⁸ [Gi-Aud11].

Angèle, la fille de Milie, si d'autre part la lettre du 9 novembre 1910 concernant la souscription pour la statue de Philippe¹⁹ déplore que la somme versée soit indiquée à côté du nom du souscripteur, ce qu'elle trouve humiliant pour les amis de Philippe qui sont très pauvres et n'ont presque rien donné, en dehors de ces deux cas, on s'aperçoit que Marguerite Audoux s'acharne surtout à défendre les hommes de son entourage, en particulier ses amis écrivains plus jeunes qu'elle : Yell de douze ans, Werth de quinze, et Larbaud de dix-huit. (On conçoit ainsi un peu mieux le « maternage » en question).

A l'inverse, et c'est un corollaire qu'on concevra assez bien, l'attitude vis-à-vis des femmes ne se caractérise pas toujours par l'aménité. Là encore, avec une habileté consciente ou non, Marguerite Audoux tente d'agir sur son correspondant.

A propos d'Emma Mac Kenty, la veuve riche et désœuvrée qui était devenue la maîtresse de Philippe en octobre 1901, le ton est d'abord bienveillant. Dans la lettre du 6 janvier 1910, Marguerite écrit à Gide :

*Ne croyez pas que Mme Mac Kenty ne soit qu'une détraquée ; dans la vie ordinaire elle est pleine de bon sens.*²⁰

Il est vrai qu'après la mort de Charles-Louis Philippe, l'ancienne maîtresse écrit une lettre quelque peu exaltée à la romancière qu'elle appelle «*Chère Madame et Soeur*» et à qui elle relate une expérience spiritiste qui l'a mise en communication avec celui qu'elle appelle par ailleurs «*le cher envolé*»²¹.

Sans doute a-t-elle l'ambition d'écrire aussi un article pour le numéro de la *N.R.F.* sur Philippe. Dans la lettre du 19 janvier 1910, Marguerite Audoux, après avoir humblement parlé du sien à Gide, lui écrit :

*Madame Mac Kenty sort d'ici. Elle m'a laissé le brouillon de celui qu'elle m'a dit vous avoir envoyé. Elle aussi a fait de son mieux, mais je ne trouve pas que son mieux soit parfait.*²²

Petit trait apparemment innocent, mais dont le miel cache mal le fiel et laisse augurer de la suite de relations plutôt orageuses. Là encore, comme elle place ses amis auprès du maître, elle déprécie déjà, mine de rien, ses potentielles ennemies.

¹⁹ [Gi-Aud12].

²⁰ [Gi-Aud2].

²¹ Emma Mac Kenty avait écrit un livre sur le spiritisme qu'elle avait envoyé au romancier quelques mois avant que celui-ci ne décède.

Dans sa lettre à Marguerite Audoux, Emma Mac Kenty écrit : « [I]l m'aime encore, chère Marguerite, mais vous, il me semble qu'il est mort comme blotti dans votre cœur. »

²² [Gid-Aud3].

Après une relation tumultueuse, faite de brouilles et de réconciliations entre les deux femmes (la correspondance d'Emma Mac Kenty à Gide à propos de Marguerite Audoux sera terrible), l'auteur de *Marie-Claire*, dans la lettre du 6 juin 1910, écrit à Gide des propos révélant une certaine distance vis-à-vis de l'ancienne maîtresse de Philippe qui a l'intention d'écrire un livre sur lui. De surcroît, Marguerite Audoux exprime une haine avouée pour madame Philippe, la mère de l'écrivain :

*Le Lampadaire*²³ est venue hier, un peu furieuse après Madame Philippe qui lui a fait réclamer par Francis le livre de Vielé-Griffin. Je l'ai fait parler un peu. Vous n'avez aucune idée de ce qui se passe. Non seulement Madame Philippe n'empêchera pas le Lampadaire de faire **le merveilleux livre d'amour**, mais encore elle veut le faire avec elle, et elle veut le faire **tout de suite tout de suite, il faut que ce livre soit fait par ces trois femmes.**

Madame Philippe envoie des lettres de son fils au Lampadaire ; elle les coupe, les tronque, les arrange ; **elle veut qu'on la glorifie** elle et sa fille ; **elle veut** que les parents de Philippe soient **glorifiés** ; **elle veut** que son fils apparaisse comme un petit jeune homme poli envers ses parents qui ont fait de grands sacrifices pour en faire un jeune homme de la bourgeoisie ; il faut que, pour que le monde puisse **glorifier** cette famille, et que tous les gens de Cérilly en crèvent de jalousie, **que**²⁴ le livre montre combien eux ont été grands, et combien ils ont su faire de leur enfant un fils soumis et un jeune homme bien élevé.

S'il fallait que je vous dise en détail tout ce que contiennent les lettres de madame Philippe au Lampadaire, **j'en aurais pour trois jours et trois nuits** à écrire. Ce que je peux vous dire et qui sera peut-être une bonne affaire pour ce pauvre Philippe, c'est que le Lampadaire commence à prendre peur de cette famille qui lui impose ses volontés avec une dureté peu ordinaire. **Elle qui est dévorée d'ambition pour elle toute seule**, elle ne pourra pas écrire une ligne de ce livre sans que la mère et la soeur de Philippe l'aient corrigée, revue et commentée.

J'ai essayé de prendre le Lampadaire par les « sentiments », je lui ai parlé de la haine de Philippe pour son pays et du mépris des gens de Cérilly pour Philippe, je lui ai dit qu'un livre montrant un Philippe absolument idiot rencontrerait des adversaires intelligents et haut placés qui écraseraient de leur talent les auteurs d'un tel livre.

J'ai parlé de Claudel, de Mirbeau et d'autres. Je crois que de ma vie je n'ai eu la langue si bien pendue. Le Lampadaire est partie troublée et pleine d'inquiétude, et ce matin j'ai reçu un magnifique pot de marguerites avec une carte large comme la main qui me prévenait que c'était Mme Mac Kenty qui me l'envoyait.

Si Philippe me voyait, il me dirait : « Maintenant que tu as fait la paix, gare à ta tranquillité ».²⁵

²³ Emma Mac Kenty avait toujours prétendu qu'elle était «*le petit lampadaire d'amour*» de Charles-Louis Philippe, d'où ce sobriquet attribué à son insu par l'impitoyable groupe d'amis.

²⁴ On notera - trait stylistique révélateur - la syntaxe prolixe et erronée de la future romancière, d'habitude plus sobre. C'est Marguerite Audoux qui souligne, mais nous mettons personnellement en caractères gras les formules qui incluent une connotation péjorative, à travers l'ironie de l'hyperbole («*le merveilleux livre d'amour*») et du discours implicitement rapporté (la réduplication de «*tout de suite*» et la fin de cette même phrase). Progressivement, dans cette montée de colère, l'irritation de l'épistolière se dégage plus directement de la suite à travers l'anaphore rageuse du «*elle veut*», suivie, dans le paragraphe suivant, de formulations non moins explicites de son exaspération.

²⁵ [GI-Aud7].

On s'aperçoit ainsi qu'auprès de Gide, Marguerite Audoux est en train de déprécier tout l'entourage féminin de Philippe, s'appropriant ainsi l'écrivain en une possessivité naturelle, qui ne s'arrête d'ailleurs pas là.

En effet, à l'issue de la conférence donnée sur Philippe par Gide, le 5 novembre 1910, Marguerite Audoux, quelques jours plus tard, dans une lettre de novembre 1910, lui écrit pour le féliciter et justifier le fait qu'il ne faille parler que de l'oeuvre, et non de la vie. Et en exposant à Gide tout ce qu'il fallait en effet éviter de dire, elle le dit bel et bien, et insidieusement, perfidement, attaque à travers sa prétention un nouveau personnage féminin : «*cette pauvre Milie*» (!), une autre maîtresse de Philippe (décédée après avoir été abandonnée par lui dans des conditions que désapprouvèrent certains membres du groupe, Régis Gignoux en particulier) :

J'ai beaucoup pensé à ce que nous avons dit de Philippe hier et je trouve de plus en plus que votre conférence est très bien. Je suis aussi de plus en plus persuadée que nous ne devons pas parler de la vie de Philippe. Son oeuvre seule doit être connue du public. Ceux qui n'ont pas connu Philippe ne comprendraient rien à l'homme. Il faut surtout éviter de parler de cette pauvre Mily pour ne pas créer une légende d'un Philippe sans coeur. Moi qui les ai connus tous deux peut-être mieux que personne, je peux penser à lui sans penser à elle, alors qu'il m'est impossible de penser à elle sans penser à lui. Philippe a été pour Mily Toute la vie. Mais Mily n'a été qu'un accident dans la vie de Philippe.

Si quelqu'un écrit un jour la vie de Philippe, deux femmes seulement devront compter, Berthe Méténier et Marie. Berthe parce qu'il l'a sauvée, et Marie parce qu'il l'a aimée. On peut parler de Philippe par rapport à Mily mais pas de Mily par rapport à Philippe. Cela est tellement vrai que le jour où il a trouvé une femme qui n'était cependant que la caricature de Marie, Mily est devenue une chose épouvantable pour lui.

Donc n'ayez aucune inquiétude, et si vous n'êtes pas satisfait de vous-même, dites-vous bien que personne n'aurait parlé avec plus de vérité sur notre ami.²⁶

A l'examen, la déférence et l'admiration de Marguerite Audoux vis-à-vis de Gide cachent mal l'intrigue. Plus qu'un maître, c'est presque un juge qu'elle essaie de convaincre par rapport à des positions qu'elle présente comme plus ou moins objectives, mais qui en réalité sont fortement affectives, pour ne pas dire passionnées. Ce que faisant, elle continue à se présenter sous un jour naïf, candide et docile, demandant humblement conseil au maître, tout en instillant la vérité qu'elle voudrait voir triompher. Cela est particulièrement patent dans l'affaire qui touche la réédition de *La Mère et l'Enfant*, où Bachelin est traîné dans la boue par le groupe de Carnetin. A ce propos, la lettre du 16 mai 1911 est exemplaire :

Cher Monsieur et ami,

A peine étiez-vous sorti de chez moi hier, que régis Gignoux est venu me voir. Nous avons naturellement parlé des mêmes choses. Régis s'est fâché contre Bachelin parce qu'il trouve

²⁶ [Gi-Aud13] (C'est Marguerite Audoux qui souligne).

tout à fait déplacé que son nom soit mis à côté de celui de Philippe sur la nouvelle édition de La Mère et l'Enfant. J'avoue que moi-même j'ai été très étonnée de cela et que je ne vois pas bien ce que le nom de Bachelin vient faire dans l'édition de La Mère et l'Enfant.

Voulez-vous être assez bon de m'expliquer ce que cela veut dire ? il va sans dire que depuis hier j'ai demandé des explications autour de moi, tout le monde a l'air mécontent, j'entends dire que le nom de Bachelin sera en tête, avec des lettres de un mètre de haut, et le nom de Philippe si petit qu'il faudra le regarder à la loupe. Chacun crie sans rien savoir me dire de précis, c'est à devenir fou ; aussi je vous serais reconnaissante de me rassurer au plus vite. Vos explications sont toujours très claires pour moi et je me fie complètement à votre grande loyauté.

Croyez à ma très grande affection.

Marguerite Audoux²⁷

²⁷ In *Correspondance A. Gide - J. Copeau, Cahiers André Gide* n° 12, p. 489 (Lettre conservée avec celles de Gide à Copeau, Bibliothèque Doucet, fonds Dr Heitz).

Cette lettre marque le début de la fin dans une relation qui aura finalement peu duré entre la fausse disciple et le pseudo-maître, à présent très courroucé. La réponse de Gide, envoyée de Bruges le 19 mai 1911, trois jours plus tard, marque un changement de ton qui se passe de commentaires :

*Chère Madame et amie,
Je ne comprends rien à votre lettre.
Il n'a jamais été question (est-il même nécessaire que je le dise !) que le nom de Bachelin figurât²⁸ dans ou sur La Mère et l'Enfant ; non plus que celui de Gignoux ou qu'aucun autre nom que celui de l'auteur. Si cette légende, qui ne repose sur aucun fondement, n'était si loufoque, je la regarderais comme profondément injurieuse pour Bachelin et pour moi-même.
Bien affectueusement votre*

André Gide²⁹

Suivra, huit jours plus tard, une dernière courte lettre de Gide à Marguerite Audoux, plus anodine, à propos de la même affaire³⁰. Puis plus rien apparemment. Depuis octobre 1910, Gide a déjà cessé de faire mention d'elle dans son *Journal*. Il est vrai qu'à l'époque, il est très irrité d'avoir fait manquer à sa maison d'édition *Marie-Claire*, qui en octobre 1910 obtient le succès que l'on sait. Contrairement à Léon Werth, Gide a sans doute plus de rancœur que de cœur vis-à-vis de celle qui le fait passer, en un an et demi de commerce épistolaire, d'une bienveillante attention à une irritation mal dissimulée.

En revanche, la relation avec Michel Yell va se poursuivre, puisque Gide continue à parler de lui jusqu'en 1915 dans son *Journal*, et qu'une correspondance considérable entre les deux écrivains, s'étend de 1902 à 1947 (tous deux mourront, à quelques mois près, en 1951).

C'est précisément cette correspondance que nous aurions aimé présenter aujourd'hui, s'il nous eût été loisible d'y avoir accès. Ce qu'on a pu nous rapporter de ces lettres, que confirme la tonalité du *Journal* de Gide, et qui laisse entrevoir une relation affective et intellectuelle des plus denses, à l'expression particulièrement torturée du côté de Yell (puisque on ne possède pour l'heure qu'une voix de cette correspondance), eût sans doute été l'objet d'un examen à l'issue duquel le couple

²⁸ On notera cette première occurrence d'un imparfait du subjonctif, marque d'une distance supplémentaire à l'égard de la correspondante.

²⁹ *Ibid.* ; c'est Gide qui souligne.

maître-disciple se serait dessiné avec autant de détours, mais sans doute davantage de contours. Nous aurions pu, même, mener un travail de correspondance comparée et montrer le profond contraste entre la véritable vénération de Yell auquel Gide répondait, et la présence distante qu'on observe, fût-ce de façon radicalement différente, aussi bien chez Marguerite Audoux que chez Gide. Peut-être aurions-nous pu alors, à l'appui de ces analyses fondées sur un corpus complet, poser pour conclure cette innocente question : un échange épistolaire authentique entre maître et disciple est-il viable sans qu'à un moment ou à un autre de cette relation n'interviennent, consciemment ou inconsciemment consentis, désir et séduction ?

Bernard-Marie Garreau.

³⁰ *Ibid.*, p. 497.